HENRI QUEFFÉLEC



Convoi pour Oslo

récit

STOCK

CONVOI POUR OSLO

8° Y2
10695 8

Du même auteur

Au bout du monde, Mercure de France, Paris, 1950.
La Boudeuse ou le Tour du monde de Bougainville : 1729-1811, Seghers-Archimbaud, Paris, 1986.
La Fin d'un manoir, Séguier, Paris, 1987.
François d'Assise, le jongleur de Dieu, Calmann-Lévy, Paris, 1982.
Un homme d'Ouessant, Mercure de France, Paris, 1967.
Tempête sur Douarnenez, Mercure de France, Paris, 1951.
Saint-Malo, ville des corsaires, Ouest-France, Rennes, 1981.
Saint-Yves, Ramsay, Paris, 1987.
Sous un ciel noir, Mercure de France, Paris, 1962.
Et les enfants joueront jusqu'à la nuit, Robert Laffont, Paris, 1987.
Mémoires d'enfance, Séguier, Paris.
Le Cargo, Ouest-France, Rennes.
Saint Antoine du désert, Séguier, Paris, 1988.

1 167556
823

Henri Queffélec

Convoi pour Oslo

Stock

DL-22011991-02050



Tous droits réservés pour tous pays.
© 1991, Éditions Stock.

Ce livre est un roman, enraciné dans la réalité historique. Les libertés que l'auteur a prises sont de celles qui vont avec l'art du roman.

A mon père, Joseph Queffélec,
officier d'artillerie coloniale,
homme de bonne volonté.

A Jules Romains,
l'ami de ces hommes.

A Rolf et Eva, Ann-Kari et Johann.

Première Partie

« Le commandant en chef déclare que les officiers et les matelots de la flotte auraient la plus grande répugnance à entrer, avec une supériorité de force écrasante, dans les eaux territoriales d'un peuple petit mais courageux, afin d'appliquer des mesures coercitives. Si les Norvégiens résistaient, comme ils le feraient probablement, le sang coulerait, cela constituerait, disait le commandant en chef, un crime aussi abominable que ceux que les Allemands avaient commis ailleurs. »

Déclaration de l'amiral anglais BEATTY,
pendant la guerre de 14-18.

1

Le contre-amiral Kunmetz lisait-il, à haute voix, un texte préparé ?

Le récitait-il par cœur ?

Improvisait-il ?...

Sur la longue plage arrière, les hommes se trouvaient trop loin, trop en contrebas, pour distinguer l'orateur. L'essentiel était les mots, que le haut-parleur amplifiait, glorifiait comme le microscope un pistil de rose ou un grain de minerai de fer. Des grappes de phrases longues, rudes. Autant que l'équipage, l'air marin écoutait. Le martèlement des moteurs, les vibrations syncopées du croiseur lourd de haute mer se faisaient accompagnement instrumental. La voix découpait, offrait dans l'espace les idées et les paroles. La cérémonie sentait la graisse et l'acier, le froid des cimes et la poudre, la cuisine et l'infini, l'algue et la glèbe. Le poisson. L'inconnu. La guerre.

La perplexité de Hans avait fui. Quand vint l'instant, pour répondre au message altier, d'envoyer le cri que, selon le principe de la primauté sacerdotale, l'amiral avait d'abord jeté lui-même – *Heil Hitler* – le jeune marin se confondit avec l'enthousiasme, unanime, qui soulevait la masse du navire, exaltait un instant du monde. *Heil Hitler.*

Salut à toi, l'homme qui as pris dans tes mains le destin de l'Allemagne. Cette Allemagne que nous avons laissée en arrière, dans nos familles, nos campagnes et nos villes, cette Allemagne que nous brandissons, celle que notre convoi est en train de créer! Réflexe animal et spirituel, le regard de Hans croise le regard de Friedrich. Deux joies s'épaulaient. La jeunesse d'un peuple allait continuer la marche aux exploits! L'Allemagne se confiait dans l'Allemagne! Jugeait l'Allemagne capable d'ébranler, définitivement, le monde! Ils se serrent la main. Hitler les avait associés en camarades à son œuvre! Comme Führer, je dois rester, physiquement, à la Chancellerie du Reich, mais toi Hans, toi Friedrich, vous allez, sous les ordres de vos chefs, vous porter en Norvège. Je vous laisse le soin de sa conquête, de son occupation. J'ai mis au point la partition. Jouez les notes que je vous demande au nom de la patrie. Vous êtes mes *Flûtes enchantées*. Mon *Parsifal*.

– Au nom de tout l'équipage du *Blücher*, merci. Mes hommes feront leur devoir. Vos paroles les ont atteints.

L'amiral secouait la tête. Il s'étonnait, à part lui, que le capitaine Thiele commente un discours qui, après tout, relevait simplement du service. Il regarde la mer. Admire, une fois encore, l'harmonie de ses teintes vivantes et floues avec les tons immobiles de la coque, des batteries. Comme s'il la voyait en face de lui dans un miroir, il se représentait la silhouette fuselée du grand navire fendant la houle tel un cétacé immense.

Tiens, tiens...

L'amiral se souvenait. Chaque mot compte. Thiele avait dit : « Au nom de tout l'équipage. » Exclurait-il les fantassins ajoutés par ordre du Führer, les trouverait-il encombrants ?

– Allez prendre une demi-heure de repos, comman-

dant, lança-t-il. Nous nous préparons à une nuit... forte. Vous connaissez aussi bien que moi le programme que nous devons suivre. Mé-ti-cu-leu-se-ment.

– Est-ce que...

L'amiral porte un doigt à ses lèvres. Prestement, son interlocuteur tourne la tête comme si quelqu'un épiait le dialogue. Un de ces cadres SS qu'il fallait supporter à bord puisqu'ils étaient des compatriotes et que le Führer ne semblait aucunement disposé à dissoudre leurs troupes. Des gens qui rabaisseraient, si on les laissait agir, l'art martial et délicat de la guerre à des coups de basse police!

... Personne auprès d'eux. Le supérieur hiérarchique avait donc seulement désiré rompre la discussion.

Dommage.

– Aller m'étendre? soupira-t-il. Tâchant de jouer l'humour, il interroge si c'était un conseil ou un ordre.

Kunmetz fronce les sourcils.

– Allez vous étendre, répète-t-il sans forcer la voix.

Le capitaine claque les talons, signifiant qu'il obéissait à un ordre. Lentement, il lève la main droite et murmure « *Heil Hitler* ». Ayant, dès le matin, présenté ses devoirs à l'amiral Kunmetz, il n'était pas tenu à ce rituel, mais il obligeait ainsi l'homme qui avait refusé de l'entendre à imiter son geste pour ne pas avoir l'air d'un mauvais patriote. Il éprouvait une bouffée de honte : si l'amiral avait reçu la responsabilité de la direction de l'attaque sur Oslo, le capitaine du *Blücher* restait tout de même le maître à bord de son unité. De son territoire du *Blücher*. Homme de mer apte à trancher tout seul s'il doit ou non se reposer. Dans des moments historiques, parle-t-on de repos? Les Diesels du croiseur se permettaient-ils de réclamer une halte avant la foncée dans le fjord?

S'étendre ?

Il enlève ses chaussures, desserre ceinture et cravate et s'assied dans un fauteuil, les pieds posés sur un tabouret. Il ferme les yeux.

Le gros navire dodelinait dans la mer lourde. Parfois, il cognait du flanc dans la vague, sans excessive violence, sans interrompre le rythme de ses vibrations, guerrier discipliné qui, en sus de son personnel et de son armement, s'était laissé imposer sans broncher le fardeau d'un petit millier de fantassins avec leur équipement de campagne, plus des cadres SS et gestapistes.

Sans ouvrir les yeux, l'homme se caresse le front. Se lisse les tempes. Il se refusait le plaisir de la nostalgie. Lui et le *Blücher* étaient en opération. En « exercice », disait-on entre initiés, d'un ton sourdement rigolard, car risquer d'un coup presque toute la flotte de haute mer allemande représentait plutôt un drôle d'exercice!... La main droite cherche d'instinct le bois du bureau pour le tâter.

Heil Hitler. On en revenait toujours au maître de l'Allemagne. A l'homme qui, en quelques années, par ses intuitions génialement hardies, avait fait de la grande victime du traité de Versailles le premier pays d'Europe.

En tant que chef d'une des principales unités engagées dans l'opération *Weserübung* [1], ce plan dont Hitler avait conçu le principe et surveillé de tout près la structure, le capitaine avait été reçu par le Führer en personne. L'impression qu'il avait rapportée de cette rencontre, brève mais d'avance prestigieuse, eût été une admiration éperdue sans la gêne subite, étrange, qu'il avait éprouvée à plusieurs reprises devant un regard qui ne le voyait plus. Le maître de l'Allemagne fixait sur le capitaine du

1. Nom de code de l'attaque contre le Danemark et, surtout, la Norvège. *Weserübung* signifie, littéralement, « opération Weser ».

Blücher des yeux qui allaient dans le vide. Quand Thiele avait touché la main qui avait écrit *Mein Kampf*, peut-être abattu Röhm, sûrement effrayé les doigts trop soignés de tant de présidents et Premiers ministres de pays dont plusieurs n'existaient plus, le visiteur avait pensé défaillir d'orgueil. Il s'était imaginé initié aux secrets du monde... Mais, tout de suite, il y eut cette absence brutale, inattendue, ce silence inquiet du regard. Malgré les exhortations viriles et joviales que l'hôte multipliait, le climat se chargeait d'une défiance qui faussait tout.

Dans son demi-sommeil, le maître du *Blücher* se rapprochait de ces prunelles atones, de ces iris éteints. Un homme, si génial soit-il, peut-il appréhender, en détail, tout le réel ? Le terrien qui émerveille des généraux par la netteté de ses plans serait-il qualifié pour dicter leur conduite à des navires de guerre ? Le Führer avait sûrement recueilli, et en priorité, l'avis de l'amiral Raeder. Raeder ne l'avait certainement pas dissuadé – tout au contraire – d'attaquer et d'occuper la Norvège, puisqu'il avait reproché jadis au grand état-major allemand de 14-18 d'avoir hésité à prendre cette mesure. Il faudrait aventurer la belle flotte fébrilement construite et encore très insuffisante ? Si les Anglais avaient vent de l'opération Weser, une catastrophe ne pouvait-elle pas s'ensuivre ? La prudence de Raeder se conciliait avec l'audace. A partir du moment où l'opération apparaissait comme indispensable, il importait de lui donner toutes les chances de succès, de ne pas lésiner sur les moyens. La Norvège proche, qui négligeait par système sa défense nationale depuis des années, sinon depuis toujours, serait jugulée en quarante-huit heures au maximum par une attaque surprise puissamment menée. Et on jugulerait, en additif tout naturel, le voisin inconsistant qui s'appelait le Danemark.

L'adhésion de Raeder devait avoir quand même ses

limites. L'idée qu'il ait approuvé l'insistance très solennelle du Führer à placer le *Blücher*, le plus jeune et le plus moderne des grands bâtiments de sa flotte, en tête du convoi sur Oslo, tel un tambour-major, tel un chiffon rouge, semblait folle. Un chef d'escadre ne nargue pas. Au mieux, devant l'obstination du maître à défendre son ordonnancement, Raeder serait-il devenu silencieux. Il aurait tu les arrière-pensées.

Quand l'amiral Kunmetz avait coupé la parole à Thiele, n'était-ce pas le même réflexe ? Éviter les questions qui allaient suivre et qu'on devinait trop bien ? Questions abruptes et simples, qui se résumaient ainsi :

– Est-ce que le dispositif est absolument intangible ? Ne devrions-nous pas couvrir le *Blücher* par deux ou trois destroyers ?

Un brouillard se déploie sur les paupières de l'homme. Il succombe à un repos fataliste.

Hitler baffrait son assiette de bouillie par grandes cuillerées. Il avait déjà maculé sa serviette. La moustache ultracélèbre près de ses amis et de ses ennemis suintait. Il écoutait mal l'anecdote sur les folies vestimentaires de von Ribbentrop que son secrétaire lui distillait. Sa pensée fuyait sur la mer, cet élément qui l'horripilait et l'attirait tout à la fois et dont les ambitions allemandes ne pouvaient plus se passer. Il avait fallu attendre le bon vouloir de la débâcle des glaces en Baltique pour donner le feu vert à Weserübung, mais la débâcle était venue et, dans l'instant présent, la moitié de la flotte de guerre du Troisième Reich, sortie de ses repaires, affrontait la tempête et les risques de torpillage, tout en gagnant ses objectifs d'attaque. Il fait signe qu'on lui enlève son assiette, ordre exécuté à la seconde. Il demande une crème. Sur la fatuité de von Ribbentrop en matière de chaussettes de

soie, le secrétaire enchaînait un trait d'héroïsme, révélé cinq mois après, d'un détachement de recrues ex-autrichiennes pendant la campagne de Pologne. L'attaque d'une gare.

Le Führer s'empare d'un cure-dents, enlève d'une molaire une fibrille de peau de poulet, la contemple, fixe le secrétaire sans du tout le voir, l'œil extatique : aucune des forces engagées n'avait rompu, sur les ondes, le silence absolu dont tous les chefs avaient la consigne, l'opération Weser, entrée depuis le 4 avril dans sa phase d'exécution, se déroulait donc conformément aux ordres. Bateaux et hommes approchaient de leurs objectifs. Il frissonne. Essuie sa moustache dans un pan de serviette. Il s'imaginait à Bayreuth, debout devant le pupitre du maestro, baguette levée. Quelle admirable partition allait-il diriger pour la gloire de la grande Allemagne ? Non plus *Le Vaisseau fantôme*, mais le *Dix Vaisseaux ardents*. De Narvik à Copenhague et Oslo, toute une série de chants brutaux, que sa baguette réunirait en faisceau, allait bientôt crépiter.

Commencement fulgurant. Commencement...

Pourvu qu'on lui laissât trois années encore pour terminer l'Œuvre que l'Histoire lui avait confiée.

Il éteint dans sa tête l'écran de Weserübung et recule sa chaise. Vingt minutes de sieste et il recevrait les deux agents qui apportaient les décalques du plan d'un fort belge.

Comme tout ses camarades, Hans avait reçu l'ordre de se reposer. De dormir. En prévision... En prévision de quoi ? L'officier ne le disait pas... Affaire à chacun, sans doute, si les nerfs refusaient le calme, de se remémorer l'allocution amirale. En quelques phrases, elle annonçait tant de choses. Le convoi de six navires, en tête duquel

avançait le *Blücher*, avait été désigné pour remonter tout le fjord d'Oslo, la capitale de la Norvège, ce qui honorait hautement les gens du *Blücher*. Mais ne vous y trompez pas : en guerre contre l'Angleterre et la France, la patrie allemande ne l'était pas du tout avec la Norvège. Les bateaux allemands allaient vers ce pays dans des intentions pures. Ils y venaient pour le protéger, en même temps que l'Allemagne, d'une offensive franco-anglaise contre les côtes norvégiennes dont les services de renseignement décelaient l'imminence.

Hans était bien placé pour connaître l'existence et le travail des services de renseignement... Au milieu de l'année précédente, en juin et juillet, il avait accepté de collaborer avec eux. En déguisant sa mission sous l'apparence désinvolte d'un joyeux sympathisant – un étudiant qui se perfectionne en géographie et en langues. Dépêché en Norvège, il avait appliqué les préceptes de son agent recruteur. Fréquenter les auberges de Jeunesse et y laisser entendre que des convictions antinazies perturbaient ses études. Norvégiens, Suédois, Anglais, Français, tous les autres gars le plaignaient. Ils le poussaient, le soir, à jouer des airs de flûte aux terrasses des cafés pendant qu'ils se chargeaient de la quête. Sans coûter un pfennig au Trésor allemand, il avait appris la langue du pays et il avait pénétré suffisamment la confiance de ses hôtes de rencontre pour pouvoir rédiger, au retour, un rapport bien senti sur la faiblesse du patriotisme norvégien.

Affecté sur le *Blücher* en février 1940, le jeune homme découvrait aujourd'hui, à la lumière des paroles de Kunmetz, les raisons de cette nomination. Les services administratifs de la marine associaient désormais son nom et sa personne à la Norvège. A partir du moment où le grand état-major avait décidé l'occupation de celle-ci, hop, on le prenait au passage. Comme on attrape une pilule, un châle, en cas de besoin. Hans Egenfurt, norvégophone.

Organisation admirable. Admirable idée, aussi, de s'en prendre à la Norvège, vieux pays, culture originale, paysages à vous couper le souffle, mais qui traînait ses officiers d'active plus bas que terre à une époque où les guerriers, de par le monde, étaient aux postes de commande.

Dans trois villes différentes, Bergen, Oslo, Stavanger, Hans avait vu des gosses, des jeunes gens, des ouvriers adultes, huer sur les trottoirs des officiers en uniforme. Va te cacher, croquemitaine! Tu pues la naphtaline!

Scènes tellement scandaleuses qu'il avait failli protester à haute voix. Alors même que, politiquement, il s'en réjouissait. Un peuple qui les tolère comme des faits divers quotidiens a beau sécréter des marins, des skieurs, des pêcheurs des plus remarquables, il attire sur lui le malheur par sa mollesse foncière.

Hans s'étirait. Détendu, heureux. Dans les profondes vibrations de la coque, interprétées par la maistrance du bord comme le chant d'un voyage de noces – n'était-ce pas le premier voyage du *Blücher* loin de ses bases? –, il saluait une musique destinée à lui seul, en souvenir de son passage, moins d'une année plus tôt, dans les mêmes parages. Il avait fait Kiel-Oslo sur un paquebot de croisière d'une blancheur de neige, le *Holstein*. Il se rappelait avec volupté cette saveur physique de conquête qu'il ressentait tandis que le navire grimpait le fjord aux rives sauvages où les maisons de bois se dispersaient entre les arbres et les rocs. Le courant de descente qui arrivait des montagnes de l'intérieur, le *Holstein* l'escaladait comme par jeu. A un moment, après une longue ligne droite, le paysage se resserrait. Marqué par des bouées, le chenal navigable se réduisait presque à une allée. Le regard plongeait indiscrètement dans le col des bateaux contrebordiers. On passait auprès d'un fort de légende, costaud de prime abord, aménagé depuis des siècles dans un site idéal pour barrer la route à des envahisseurs... Mais, aux

jumelles, le pauvre vieux flairait le Moyen Age. Le musée des Épouvantails. Un mois plus tard, dans une des îles Lofoten où le pasteur luthérien, un compatriote natif d'Altona, l'avait reçu à sa table, Hans avait d'ailleurs mentionné l'ouvrage lors de l'entretien qui succédait au café. M. Schwartz avait éclaté de rire, secoué son cigare. Un fort de pacotille! Un décor de cinéma! Les coulisses d'Oscar II! Un fort pour les trolls!

Qui savait, sur le *Blücher*, les antécédents norvégiens du matelot Egenfurt? Personne jusqu'ici n'avait semblé informé de ce voyage très spécial et, spontanément, il n'avait rien raconté, jamais, à ses camarades. Il s'étire encore. Maintenant que la Norvège entrait dans leur vie à tous, que, jusqu'à la fin, chacun d'entre eux compterait dans sa vie un épisode guerrier norvégien, une discrétion totale ne serait-elle pas excessive? Eh bien, il en touchera un mot à Friedrich. Non pour l'épater, mais pour donner au camarade une occasion supplémentaire d'admirer la mère patrie. Tout est mis au point chez nous, Friedrich. Tout est préparé de A à Z. Les bateaux, les hommes, savent tous où ils vont. Garde ma confidence pour toi. Si nous nous revoyons cette nuit, je t'en dirai plus.

Thiele se réveille en sursaut. La pendule lui apprend qu'il ne s'était assoupi que vingt-cinq minutes alors qu'il eût juré en avoir dormi quarante.

Cette défaillance du sens de l'heure l'irrite. Y aurait-il eu à bord un bruit, une agitation, anormaux? Enfant! Sur un bateau de guerre qui part en campagne, qu'est-ce qui est anormal, qu'est-ce qui est normal?

Le jeune *Blücher*, fringant malgré la charge considérable qu'il transportait, poursuivait imperturbablement ses vibrations et sa course, pareil à un navire monotype dont des experts testent les performances. « Le *Lutzöw* doit

trouver que nous marchons bien », songe le capitaine. Il va au lavabo se mouiller le front avec une serviette de toilette. L'eau coulait difficilement. Eu égard à la surconsommation, non prévue par les ingénieurs, que la foule des fantassins entraînait, le commissaire avait ralenti le débit. Précaution judicieuse.

Mais alors...

Eh oui! Puisque les réalités de la guerre légitimeraient qu'un beau bateau neuf prenne des mesures adéquates comme celle-ci, sans en référer au chef d'état-major général de la marine, un convoi placé dans le bain de l'action, et à qui les communications par radio avec la terre sont scrupuleusement interdites, n'était-il pas autorisé à modifier de son propre chef un dispositif dont les inconvénients apparaissaient en pleine lumière?

Kunmetz, malgré sa valeur militaire, devait obéir à un réflexe d'officier carriériste. *Ein Reich, Ein Volk,* bien sûr, mais d'abord, et une fois pour toutes, *Ein Führer.* Toute autorité vient du Guide. Ce qu'il a édicté, je l'exécute à la lettre. *Sieg heil.*

Thiele revoyait les atonies du regard de Hitler. Passagères, mais profondes. Le beau bureau copieusement éclairé de la Chancellerie était mauvais conseiller en matière maritime. La lourde glissée frémissante du *Blücher* procurait une atmosphère autrement inspiratrice. Je suis le joyau de la flotte de guerre allemande et, dans le convoi dont j'ai reçu la tête, je représente la plus grande force de feu avec mes canons lourds. Mais. Mais... précisément pour cette raison je n'ai pas le droit de me soumettre à des risques exagérés. On m'assure que je ne dois pas me préoccuper du risque : ma grimpée sur Oslo est le type même de la promenade militaire, je vais entrer de nuit dans un pays complètement dépassé par la rapidité et la merveilleuse synchronisation de notre attaque... Mais enfin, qui ou quoi me prouve, dans le silence des ondes, qu'on ne m'a pas gavé d'hypothèses?

Thiele a rajusté sa cravate. Il frappe du poing sur le sous-marin rouge de son bureau. La sieste l'a ragaillardi. Kunmetz n'avait pas fini d'entendre parler de l'ordonnancement. Cette fois, le capitaine resterait dans l'ombre. Il dépêcherait, pour reprendre le combat d'idées, le directeur de l'artillerie du *Blücher*, officier d'une compétence reconnue et qui se lamentait, auprès de lui, de partir en guerre avec des pièces qui n'avaient pas subi les essais voulus. Des pucelles, des oies blanches! Livrer au baptême du feu un bateau qui n'a pu vérifier si ses canons, tout « réceptionnés » officiellement qu'ils avaient été *(ultrarapido)*, ne se conduiraient pas en zigomards quand il faudrait tirer, ce n'est pas sérieux du tout, mon amiral! Le beau, le très beau nom de Krupp, ne garantissait pas *ipso facto* contre des pépins.

Thiele s'était entretenu à voix basse avec son artilleur, pendant dix minutes, peu avant l'appareillage. Si l'autre n'avait pas véritablement vidé son sac, il en avait lâché assez pour qu'on se doutât des soupçons qui le rongeaient.

Les cartes étaient formelles : à mi-chemin entre Oslo et l'estuaire du fjord, elles signalaient toutes un étranglement du chenal navigable, qui prenait à gauche d'une île rocheuse et haute susceptible d'être protégée par un champ de mines. Là, dans tous les cas, sur un îlot très bas, Kaholmen, qui se confondait dans la perspective avec la grande île, se terraient les défenses et les canons d'un fort. Les services de renseignement ridiculisaient l'ouvrage. Des canons qui n'avaient pas d'obus. Des canons qui n'avaient pas de serveurs. Des pétoires qui éclateraient au premier coup. Une garnison de boy-scouts, de boulangers, de médecins, infiltrés par le parti de Quisling, Norvégien demi-fou mais qui avait rencontré Hitler et qui soutenait la politique allemande... Ouais. En attendant, il y avait un fort. Un fort muni de canons lourds, des Krupp, d'anciens modèles, mais des Krupp tout de même. Qu'est-ce qui

prouvait que ces chiens n'aboieraient pas ? Que ces chiens ne seraient pas des loups dans les gueules desquelles se fourrerait le plus beau des navires de guerre allemands, pour le malheur de son équipage et des militaires du corps expéditionnaire à lui confiés ? Pour le malheur de Thiele et d'une famille qui s'estimerait déshonorée par un échec militaire paternel.

A toi, l'artilleur, de persuader Kunmetz par ton langage technique. N'aie pas l'air de lui dicter la manœuvre et les dispositifs idéaux. Laisse-lui des choix subalternes. Pourvu qu'il remplace, à la tête des gros du convoi, le *Blücher* par le *Lutzöw,* ex-*Deutschland,* dont toute l'Europe a su l'excellence des canons durant la guerre civile espagnole, et pourvu qu'il ordonne un bombardement préventif des défenses norvégiennes par l'*Emden,* le torpilleur *Möwe* et deux dragueurs de mines, et nous écartons la menace. Les Norvégiens connaissent l'usage du drapeau blanc.

Le Führer a dit que le *Blücher* touchera Oslo le 9 avril à sept heures du matin. Il vaut mieux s'octroyer un quart d'heure universitaire dans le programme et arriver au but sans avaries majeures à sept heures un quart, plutôt que de...

Il sifflote pour éloigner les images de mauvais augure, effleure le bois du bureau.

Malgré le sang-froid dont le Service le créditait à juste titre, le commandant Schreiber, attaché naval allemand à Oslo, qui s'abstenait d'alcool et de tabac depuis une semaine mais avait dû, en remplacement, abuser du café, ne tenait plus en place. A chaque minute, sinon à chaque seconde, les événements, les informations se succédaient. Tandis que la radio norvégienne multipliait les communiqués et que les journaux publiaient des éditions spéciales

qu'il fallait toutes lire, les téléphones sonnaient sans arrêt, des télégrammes arrivaient et des agents survenaient à l'improviste.

– Pas de blague, tranche-t-il. La nuit prochaine, je veille et obligatoirement, à sept heures du matin, je dois être quand même frais comme un gardon. Il faut que je m'aère. Mettons-nous en civil, plantons-nous une moustache postiche et filons dehors. Il n'est pas mauvais non plus, dans ma profession, de capter des atmosphères.

Décidément, aucun doute : la nouvelle que les ambassadeurs d'Angleterre et de France avaient rencontré, de bonne heure ce matin, le ministre des Affaires étrangères pour l'informer que leurs pays mettaient la Norvège en garde contre l'ambiguïté de sa politique de neutralité, susceptible de lui attirer des ennuis à brève échéance (aussi bien l'Angleterre avait-elle pris l'initiative de miner certaines eaux), secouait toute la ville, image fidèle à coup sûr de tout le pays. Dans les magasins, des queues se formaient, comme aux veilles de Noël, mais beaucoup plus fébriles. Oslo le Viking, Oslo le pacifiste, qui avait envoyé promener le nazi Quisling aux dernières élections législatives, et qui s'acharnait à croire, le commerce restant le commerce, un instrument d'union indispensable dans la vie des peuples, que la Norvège pourrait ménager à la fois l'Allemagne et les Alliés, Oslo s'apercevait avec une espèce de fureur qu'il se berçait d'illusions.

Le jardin de paix scandinave, l'Europe folle du XXe siècle, n'en voulait plus. Les chancelleries expertes dans l'art d'édulcorer la sauvagerie des situations par leur vocabulaire avaient épuisé leurs ressources. Tout-puissants, les états-majors et les canons sortaient de l'ombre. On ne savait pas quelles étaient les portes de la Norvège, ce long pays étiré, presque tout en montagnes et en fjords, mais à coup sûr la guerre était à ces portes! En 14-18, Norvège, Danemark et Suède avaient pu laisser les

grands vider entre eux leurs querelles sanglantes, la recette ne fonctionnait plus. Ou il n'avait jamais existé de recette ? Seulement une chance inouïe. Elle ne se renouvellerait plus.

Sur les lèvres des gens qui s'attroupaient et qu'il regardait rapidement, l'officier allemand devinait « mobilisation ». La Norvège, mobiliser ! Le choc de ces deux mots heurtait l'œil et l'oreille comme une grosse faute contre l'orthographe ou la syntaxe. Une balourdise qui vous arrache un hochement de tête, un haussement d'épaules... L'officier n'éprouvait que mépris pour ce troupeau. Les pleutres ! Ils paieraient cher leur allergie aux armes, face à une réalité des choses impitoyable.

Il relève le col de son pardessus, assujettit sa toque de fourrure. Le soleil se montrait à peine. Le ciel, le plus souvent, restait blanchâtre, ou grisâtre, au-dessus de toits qui n'étaient pas tous entièrement déneigés. Un faux printemps. Aigre, acide. L'envie de boire un cognac au Grand Café, en plein centre de la ville-village, énervait le marcheur. Il la refoula. Pas le moment de se faire repérer ! Par les fenêtres dont on n'avait pas tendu les rideaux, il voyait que l'établissement était plein. La ruche à rumeurs... Un mouvement de foule eut lieu devant la porte tambour. Un crieur de journaux entrait, liasse au bras. L'officier capta le grand titre de la une. Sur toute la page :

MOBILISATION ?

... Voilà qui allait bien. Qui allait surenfiévrer. Ajouter à la pagaille.

Ah ! si cette créature d'Ibsen là-bas, cette femme d'un mètre quatre-vingts en pantalon de velours, chandail de ski blanc et bleu, toque blanche agrippée à la chevelure blonde, et dont les yeux charrient le trouble, savait tout ce

que je sais! Combien elle craindrait pour sa *Maison de poupée*!

Scandinaves frileux, les ambassadeurs d'Angleterre et de France vous effraient parce que ce matin, de très bonne heure, ils ont mis au travail vos flemmards de diplomates? Péripétie. Menaces hypothétiques. Pirouette. Demain matin, les événements sérieux, la vraie valse! Avant que la clarté du jour expulse la nuit, entre chien allemand et loup norvégien, le chargé d'affaires d'Allemagne, le Dr Braüer, réveillera votre ministre des Affaires étrangères et lui remettra un message du nôtre destiné à votre roi. Appelez ça ultimatum si vous préférez. A prendre ou à laisser. Nous ne disons pas « On vous attaque dans le cas où... », mais « On est en train de s'installer chez vous pour vous protéger. Il va de soi que vous ne vous amuserez pas à gêner le mouvement! »

Tandis que je parcours cette ville, cinq groupes de navires allemands s'approchent de ports norvégiens – parmi eux cet Oslo dont vous êtes si fiers. Demain, tous ensemble en liaison avec le groupe unique chargé du petit Danemark, ils déclencheront, à l'heure H, l'opération Weser. Vous êtes gâtés, habitants d'Oslo. Le convoi le plus fort en canons et troupes, le groupe V, vous est réservé. Attention que vous apprécierez, le *Blücher* marche en tête. Un bâtiment dont vous apprendrez – si vous aviez la sottise de l'ignorer – que c'est le plus jeune et le plus moderne de notre flotte. A sept heures pile, il touchera le quai. Je l'accueillerai en tenue de cérémonie numéro un, sabre contre la cuisse, gants blancs à la main. Dans la minute, il débarquera une compagnie d'infanterie d'élite qui se groupera en ordre de marche derrière sa musique. J'ai déterminé l'emplacement de chaque section, minuté toute la manœuvre. *Ein, zwei,* allez-y, Schubert, Wagner et Grieg, allez-y les bottes. En avant pour le Palais-Royal par votre avenue Karl-Johann, celle que vous surnommez

vos Champs-Élysées et qui deviendra l'*Unter den Linden* d'Oslo. Je gage que Haakon, alerté par son ministre des Affaires étrangères, ne sera pas resté en pyjama pour recevoir l'aubade. Il peut être sûr que nous saurons nous occuper de lui. « Il me faut sa personne », a dit le Führer. Il l'aura. Comme il aura celle de Christian à Copenhague.

Tenons-nous-en à Oslo.

Le commandant Schreiber vérifie que la moustache postiche était bien collée, qu'elle supporterait les efforts d'une mastication, et s'approche d'un éventaire pour acheter une saucisse humectée de moutarde et un gobelet de café. Les buffets des réceptions officielles étaient évidemment mieux approvisionnés. Les sandwiches au caviar qu'offraient les Russes à leurs complices de l'affaire polonaise (ah! la réception qu'avait donnée la belle Mme Kollontaï, une amie de Staline!) ne pouvaient se comparer à ces faderies, mais en une telle période ce décalage prêtait à sourire. L'homme cligne de l'œil à un adolescent blond platine qui arrachait d'un réverbère un papillon du NS [1], le parti de Quisling, et qui inscrivait à la place, à la craie rouge, FRENTE POPULAR. Comment le gars eût-il deviné que le cligneur se moquait de lui ? Il tendait à l'officier une main respectueuse, comme à un champion de la liberté politique.

Pendant ce temps le *Blücher* et les navires dont il était le guide tranchaient la mer! Saucisse et moutarde sentaient l'océan. La conscience de vivre en secret des instants historiques, des instants dont on parlerait dans les manuels d'école, éblouissait l'homme. Il rendit grâces à celui qui se tenait tout en haut de la hiérarchie des hommes, Adolf Hitler, celui qu'il invoquait cinquante fois par jour – *Heil Hitler* –, le maître mystérieux qui en savait

1. *National Samling* (le Rassemblement national).

tellement plus qu'un attaché militaire, et pourtant un attaché militaire en sait pas mal!

Le trot serein d'une petite voiture de fleuriste – perce-neige et rameaux en chatons – se fit son chemin discret dans le trouble de l'avenue. Le cheval ignorait tout. Soucieux de son crottin à venir, des pigeons traçaient des cercles au-dessus de la bête... Des ballets de goélands entourent le *Blücher* et l'*Emden,* qui approchaient encore, qui approchaient toujours.

Et le *Lutzöw,* le *Möwe.*

Au lieu de le déposer dans une corbeille, l'Allemand jeta sur le sol le papier où la moitié de la ration de moutarde restait collée. Des moineaux s'abattirent.

Demi-tour et au travail. Les moteurs du *Blücher* allaient leur bon régime. Était-il ou non angoissant de ne pouvoir communiquer avec lui par radio? Les sous-marins britanniques ne renseignaient pas sur leurs missions. Une torpille était une chose maritime fort répandue... Il faut payer le prix des instants historiques. Le danger avait sa griserie, sa mousse envoûtante... Mais, allons donc, qu'est-ce qu'il racontait? Rien de fâcheux ne surviendrait. Le Führer répondait totalement du détail de l'attaque. Il avait dit : « Sept heures du matin, le *Blücher* touche Oslo et s'empare de la personne du roi Haakon. » Eh bien, il en sera comme il l'avait dit : le *Blücher* sort de la brume basse qui cache le lointain de la baie d'Oslo, il procède sur l'eau calme, il grandit, Lohengrin de la flotte de guerre allemande que suivent les joyeux vassaux, il arbore le drapeau à croix gammée – la vieille terre norvégienne a reconnu le signe des sagas, elle frémit. Une bordée à blanc. Des protecteurs, donc des amis, arrivent et vous saluent. Ils vont s'emparer de votre roi pour lui témoigner le prix que nous attachons à sa personne. Devant le palais, nos sentinelles allemandes remplacent vos gardes à plumet. Au sommet d'un mât, le pavillon

rouge à la croix balte continue de flotter, mais sur un mât plus élevé la svastika se déploie.

Cachés derrière les horloges, les événements sont là, masse tranquille et savamment répertoriée, attendant le top.

2

Dans le réfectoire comble et calme, l'attaque guillerette d'*Eine Kleine Nachtmusik*, mise à la sourdine, sautillait. Elle succédait aux hymnes qu'avait clamés sur un stade, en présence du Führer, un rassemblement unanime de ses Jeunesses.

Obéissant à leur rythme autonome de batteurs de jazz, les vibrations du croiseur paraissaient ici le frétillement d'une troupe de danseurs qui évolue derrière une cloison.

Les marins se détendaient tout à coup. Beaucoup parlaient. La grâce des mesures de Mozart, qui apaisait les nerfs, ne se choquait pas de dialogues à voix basse.

Hans regarde Friedrich aux prises avec un morceau coriace de son goulasch. Le moment était venu de se confier. Il fallait faire vite. Les fantassins attendaient leur tour de frichti et le lieutenant de quart avait demandé qu'on n'oublie pas ces hôtes du bord, dérangeants pour le service, mais braves types eux aussi.

Juste comme Hans allait s'exprimer, il perçut malgré lui l'échange de ses voisins d'en face, Wilhelm et Georg.

– Hé ho? la Norvège, il paraît que c'est un pays de belles garces?

– Sûr! Difficiles dans l'abordage – je le tiens d'un pote – mais après... (Sifflotement d'enthousiasme...) Tu

ne croirais plus que ces poupées sont nées dans un pays froid!

Deux gros rires ponctuent ces balivernes.

Hans ne peut s'empêcher de rougir. Il baisse le nez vers sa gamelle. Une partie de jambes croisées, voilà tout l'effet que l'honneur d'être choisis par le Führer pour jouer un rôle actif dans une campagne de Norvège causait à deux jeunes Allemands?

Il jette un coup d'œil rapide vers d'autres tablées. S'il ne distinguait rien dans leurs murmures, les mines entendues, discrètement égrillardes, ne lui échappaient pas. Les imbéciles. Qu'est-ce qu'ils en savaient, d'abord, si le *Blücher* resterait à Oslo plus de vingt-quatre heures?

... Inutile, donc, de lâcher à Friedrich quoi que ce fût sur le voyage du dernier été! Merci bien. Pour qu'il chuchote en retour :

– Ainsi, bonhomme, tu y es déjà allé? Combien de filles t'es-tu envoyées? Raconte-moi.

Hans ne soufflerait mot de *sa* Norvège. L'homme vraiment énergique tait ses histoires personnelles. Malicieux, il se pencha :

– Ho! Friedrich, Mozart, qu'est-ce que tu en penses?

Tête sidérée de l'autre, qui arrêta de remuer sa lichette de pain gris dans la sauce.

– Tu te fous de moi?

– Non, pourquoi? Bien sûr que non...

– ... Eh ben... Mozart, c'est chouette.

– Merci.

... La sonnerie malingre bien connue signalait que les hommes ne disposaient plus que de cinq minutes pour finir leur plat, desservir et déguerpir.

Hans avait à peine mangé. Il s'en fichait. Il n'avait pas faim. Il savait qu'il vivait de grandes heures. Il ne révélerait rien à Friedrich, mais brusquement il considérait avec indulgence la futilité des gars. Les individus sont si rare-